





THOMAS HARDY

# LES FORESTIERS

roman

Traduit de l'anglais par  
ANTOINETTE SIX

Traduction revue par  
ROBERT SCTRICK

Préface de  
FRANCK BOUYSSÉ

 LIBRETTO

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE  
DANIEL ARSAND

Titre original :  
*The Woodlanders*

© The Estate of Thomas Hardy.

© Éditions Phébus, Paris, 1996, pour la traduction française.

ISBN: 978-2-36914-677-3

Né en 1840 dans le sud-ouest de l'Angleterre, Thomas Hardy écrivit très tôt des poèmes dont la majorité furent publiés des décennies plus tard. On lui doit également des romans, comme *Loin de la foule déchaînée* en 1874, *Le Retour au pays natal* en 1878 mais aussi *Les Forestiers* (1887), *Tess d'Urberville* (1891), et *Jude l'Obscur* (1896), qui sont les points d'orgue de son œuvre romanesque. Le scandale qu'entraîna la publication de *Jude l'Obscur* du fait de son thème érotique amena Thomas Hardy à renoncer au roman pour ne plus se consacrer qu'à la poésie. Ce grand écrivain de la période victorienne est décédé le 11 janvier 1928.



## PRÉFACE

*Nous sommes comme la nature nous a pétris,  
automates pensants faits pour aller un certain  
temps, et puis c'est tout.*

VOLTAIRE

Je découvre Thomas Hardy (1840-1928) au sortir de l'adolescence, dans le sillage de Dickens, Dumas, Sue et Hugo. Je parcours le Wessex, un comté imaginaire créé par l'auteur à partir du Dorset. D'illustres auteurs prendront plus tard cette liberté, de refouler un réel circonscrit à l'intérieur d'un simple regard, afin de cultiver la vérité de l'âme et le goût du sacré au-delà des contours tracés sur une carte – le Yoknapatawpha de William Faulkner, la Provence imaginaire de Jean Giono. Hardy fait du Wessex sa terre d'écriture, une terre sur laquelle il accueille ses personnages, dont la seule arme capable de contrer la fureur des dieux semble être leur propre folie. Tout comme ce comté, sa langue ne connaît pas de frontières, s'absout des contraintes de style. Thomas Hardy est aussi poète. Il suffit de se laisser porter par son chant, pour découvrir *sur quel air danse cet infini*. Sa voix demeure une des plus belles qu'il m'ait été donné d'entendre, et son écho n'en finit pas de résonner dans mes histoires.

Nous sommes à l'ère victorienne, l'époque des grands bouleversements industriels et sociétaux qui touchent et transforment déjà les campagnes les plus reculées. «Je n'ai jamais été heureuse ailleurs qu'ici et j'ai bien souffert d'être envoyée au loin... et les autres m'ont toujours méprisée, parce qu'elles savaient bien d'où je venais...» Ces mots que Thomas Hardy place dans la bouche de Grace Melbury, il aurait pu les prononcer, lui qui détestait la société de classes londonienne. Il quitta précipitamment la capitale à la fin des années 1860 et retourna dans son Dorset natal pour y trouver la paix et écrire quelques chefs-d'œuvre (*Le Maire de Casterbridge* 1886, *Les Forestiers* 1887, *Tess d'Urberville* 1891, *Jude l'obscur* 1896, pour n'en citer que quatre).

Au tout début des *Forestiers*, Grace Melbury est de retour à Little Hintock, après des études en ville. Le père de la jeune femme, George Melbury, est un marchand de bois aisé, qui considère sa fille comme un investissement, au même titre qu'une jument, selon ses propres termes. Nous retrouvons l'un des thèmes majeurs de l'auteur : la perversion de l'homme par la cité, source de toutes les tentations. La jeune femme semble en effet perdue, prise en étau entre le monde moderne et le monde ancien.

Dans ce livre se trouve un magnifique passage, métaphore de la puissance de la nature face aux hommes qui ne comprennent plus son langage. Le vieux John South est obsédé par un grand orme planté devant sa maison. Voyant l'arbre sans cesse agité par le vent, il le perçoit comme une menace responsable de ses tourments et du mal qui l'accable, prête à détruire la bâtisse. Il considère seulement le danger personnel et non la mise en garde universelle, ce devoir qu'ont les humains de respecter la nature, de la protéger, sous peine d'en payer un jour ou l'autre le prix fort.

Ce livre est un vibrant plaidoyer à la gloire de la nature,

et aussi un moment éminemment romanesque. Little Hintock est le théâtre des amours contrariées, des passions dévorantes, des mensonges, des drames à venir. «Voilà comment ces êtres aux destins convergents parcouraient tous la même route.» Thomas Hardy dépeint la petite société qui vit là, pour mieux entraîner ses personnages sur des chemins de traverse : le docteur Edred Fitzpiers, égoïste, matérialiste et frivole ; Mrs Felice Charmond, châtelaine et courtisane ; Marty South, secrètement amoureuse de Giles Winterborne ; le malheureux John South ; George Melbury, prêt à renier un pacte pour s'élever socialement par l'entremise de sa fille ; Giles Winterborne, homme droit, en accord avec ses convictions, forestier bien ancré dans sa terre... Chacun semble se consumer au fil d'un récit parsemé de références mythologiques, bibliques, et de citations poétiques empruntées à des auteurs qu'admire Hardy, tels Shakespeare ou encore Wordsworth.

Thomas Hardy se considérait avant tout comme un poète, contraint d'écrire des romans pour gagner sa vie. Ses personnages sont des êtres de désir, assumés ou non. D'une manière ou d'une autre, au jour de leur naissance, ils ont rendez-vous avec la tragédie. L'inéluctable accomplissement du destin promis à tous est magistralement résumé par Thomas Hardy, parlant de Fitzpiers : «Il avait cette expression qui semblait dire qu'on lui avait fait du tort en le mettant au monde.»

Ce roman, porté par une langue exaltée, est celui d'un grand observateur de la nature humaine au cœur d'un environnement que l'homme est en train de désertier au profit de la modernité. *Les Forestiers* est une œuvre intemporelle, lucide et implacable, parfois mélancolique, d'un auteur aux aspirations universelles, le roman des passions brûlantes dans un monde qui s'éteint.



## INTRODUCTION

Dans ce roman, ainsi que dans un ou deux autres de cette série qui soulèvent la question de la mésentente conjugale, l'éternel problème reste posé : étant donné l'homme et la femme, comment fixer des règles à leur vie en commun ? Et, pour bien comprendre l'esprit du roman, il doit être entendu que pas un seul instant l'auteur ou le lecteur ne saurait mettre en doute la dépravation du cœur capricieux qui trouve qu'une tierce personne convient mieux à ses goûts que celle dont il s'est engagé à partager la vie. Si l'on considère le mariage comme une entreprise ou un contrat défini, conclu par deux individus avertis de toutes ses conséquences possibles, et capables d'y faire face, ce jugement moral est évidemment logique. Et pourtant, si l'on transporte la question sur un terrain plus vaste, si l'on cherche à donner le plus grand bonheur possible aux individus de notre société humaine durant leur court passage dans ce triste monde, aucun être qui pense n'oserait prétendre que le dernier mot ait été dit sur ce contrat, et celui qui écrit ces lignes ne le prétend certes pas. Mais, comme le dit avec bonhomie Gibbon à propos des témoignages qu'il cite pour et contre les miracles : « Le devoir d'un historien ne lui impose pas de faire intervenir son jugement personnel dans cette délicate et importante controverse. »

La campagne qu'on aperçoit des hauteurs voisines du village ici désigné par le nom de Little Hintock ne peut être considérée comme inférieure en beauté à aucun site du même genre de l'ouest de l'Angleterre, ou même de tout le pays. Il est curieux de constater que des lieux également beaux et également accessibles peuvent être universellement réputés ou complètement ignorés. Les environs de High-Stoy (je donne ici comme ailleurs les noms qui répondent à des aspects naturels), de Bubb-Down Hill, et à l'ouest, vers Montacute, de Bulbarrow, Hambledon Hill, et à l'est, vers Sherton, Windy Green et Stour Head, abondent en paysages qui, par le simple hasard d'un voyage, auraient pu être comptés parmi les sites réputés de ce siècle.

THOMASHARDY  
septembre 1895

Le voyageur amoureux du passé qui suivrait la route des diligences, aujourd'hui abandonnée, reliant presque en ligne droite Bristol à la côte méridionale de l'Angleterre, se trouverait pendant la seconde partie du trajet parmi de vastes bois coupés par des vergers. Les haies qui bordent la route ont un feuillage maigre, appauvri par l'ombre et la pluie qui tombent de ces arbres pourvoyeurs de bois ou de fruits ; les branches les plus basses s'étalent paisiblement au-dessus de la route, comme appuyées sur l'air immatériel. À l'entrée de Blackmoor Vale, là où l'on aperçoit la croupe abrupte de High-Stoy Hill à deux milles devant soi, il est un endroit où, en automne, les feuilles forment un tapis si épais que la route disparaît complètement. C'est un lieu solitaire et, lorsque la nuit vient, tous les joyeux charretiers aujourd'hui disparus qui suivirent cette route, les pieds meurtris qui la foulèrent, les larmes qui la mouillèrent, tout cela revient à l'esprit du voyageur.

Une grand-route abandonnée donne une impression de solitude bien plus intense que des vallons ou des collines, et elle exprime le silence du tombeau plus profondément qu'une clairière ou qu'un étang. Cela tient sans doute au contraste entre ce qui est et ce qui aurait pu être. Passer en cet endroit de la lisière du bois à la route déserte et s'y

arrêter un instant, c'était, d'une seule enjambée, passer de la simple solitude à l'abandon total.

C'est là qu'un sombre soir d'hiver se trouvait un homme qui venait de franchir un échelier voisin ; maintenant qu'il était sur la grand-route, il se sentait soudain bien plus seul.

Un coup d'œil sur sa tenue assez soignée montrait qu'il n'était pas de la campagne ; et l'on voyait aussitôt à son air qu'en dépit de la grave beauté du paysage, de la musique de la brise et du cortège blême des voitures de jadis qui flottait sur cette vieille route il se préoccupait surtout de trouver son chemin.

Il se tourna vers le nord, puis vers le sud, en frappant machinalement le sol de sa canne.

D'abord, personne ne parut pour le renseigner comme il le souhaitait, et il semblait bien que nul ne paraîtrait ce soir-là, mais bientôt on entendit le roulement lointain d'une voiture et le bruit régulier des sabots d'un cheval, et dans l'échancrure entre la colline et les bois parut un véhicule de poste.

Il était à demi plein de voyageurs, et surtout de voyageuses. L'homme leva sa canne à son approche et la femme qui conduisait arrêta sa voiture.

— Voilà une demi-heure que j'essaie de trouver un raccourci pour aller à Little Hintock, madame Dollery, dit-il, mais bien que je sois déjà allé une demi-douzaine de fois à Great Hintock et à Hintock House pour affaire avec la belle dame du château, je n'y suis plus quand il s'agit d'aller au petit village. Vous pourrez m'aider, j'espère !

Elle l'en assura, lui dit qu'elle allait à Abbot's Cernel et qu'elle passait tout près : il n'avait qu'à prendre le chemin qui donnait sur la route qu'elle suivait.

— Mais, continua-t-elle, c'est un si petit village qu'à un monsieur de la ville comme vous il faudrait une bougie et une lanterne pour le trouver si vous ne savez pas où il est.

Dame ! on pourrait me payer cher pour habiter là ! À Abbot's Cernel, au moins, on voit du monde !

Il monta et s'assit à côté d'elle, les jambes pendantes, balayées de temps en temps par la queue du cheval.

Pour ceux qui la connaissaient bien, cette voiture faisait partie intégrante de la route. Le vieux cheval à la rude crinière couleur de bruyère, aux épaules, aux jointures et aux sabots déformés par le harnais et la fatigue depuis sa tendre jeunesse – n'aurait-il pas dû normalement brouter les herbage d'une plaine orientale au lieu de traîner péniblement une voiture ? – était passé presque journallement sur cette route vingt ans durant. Jusqu'à son harnachement qui était imparfait ! Le harnais trop court ne permettait pas à sa queue de passer par la croupière et la courroie postérieure pendait lamentablement de côté. Il connaissait les moindres pentes des dix milles qui séparent Abbot's Cernel de Sherton, le bourg où il se rendait, aussi exactement qu'un arpenteur qui les aurait calculés à la lunette.

La voiture était couverte d'une bâche noire qui tombait en avant à chaque tour de roues, et au-dessus de la tête de la conductrice se trouvait un crochet auquel on suspendait parfois les guides qui s'incurvaient alors comme les chaînes d'un pont suspendu. À l'essieu pendait une chaîne dont la seule et unique fonction semblait être de cliqueter tout le long du chemin.

Comme Mrs Dollery devait grimper et redescendre maintes fois à cause de ses clients, elle portait pudiquement des bandes molletières sous sa robe quand il faisait du vent et, en guise de chapeau, un feutre maintenu par un mouchoir pour se préserver des maux d'oreille auxquels elle était sujette.

À l'arrière se trouvait une vitre qu'elle nettoyait avec son mouchoir les jours de marché avant de partir. Si l'on se

trouvait derrière la voiture, on pouvait voir à travers un carré du même ciel et du même paysage qu'au-dehors, sur lequel se découpaient les divers profils des voyageurs assis qui, pendant le voyage, remuaient les lèvres et hochaient la tête en se parlant avec entrain, sans se douter, dans leur animation, que leurs tics et les singularités de leurs visages étaient de cette façon révélés avec précision aux regards du spectateur.

Ce retour du marché était pour eux le bon moment, sinon le meilleur de la semaine. Bien installés sous leur capote, ils en oubliaient les soucis du dehors et considéraient la vie ou discutaient les événements du jour avec un sourire placide. Les voyageurs assis à l'arrière formaient un groupe à part et, tandis que le nouveau venu faisait la conversation avec la propriétaire, eux se confiaient des impressions que le bruit de la voiture empêchait de parvenir aux oreilles de Mrs Dollery et de son compagnon.

– C'est le barbier Percomb, celui qui a la femme en cire à son étalage, dit une voix. Qu'est-ce qui peut bien l'amener ici à cette heure? Et pas un employé encore! mais un coiffeur installé qui ne rase plus en plein air parce que c'est pas assez relevé!

Tous prêtèrent l'oreille mais, bien qu'il leur eût fait bonjour de la tête et parlé cordialement, le barbier semblait peu disposé à satisfaire la curiosité qu'il avait excitée; et le flot ininterrompu de paroles qui animait l'intérieur de la voiture avant son arrivée fut désormais tari.

Ils roulaient toujours, et devant eux High-Stoy Hill grandissait. Enfin, on put discerner, dans l'ombre, d'un côté de la route, à un demi-mille de là, des jardins et des vergers enfoncés dans un creux de terrain et, pour ainsi dire, découpés dans les bois. De ce lieu isolé montaient, silencieuses et furtives, de longues fumées que l'œil de l'imagination accompagnait jusqu'à leur source, jusqu'aux foyers paisibles où pendaient

jambons et morceaux de lard. C'était un de ces endroits perdus, situés hors du monde, où l'on trouve à l'ordinaire plus de méditation que d'action, plus d'indolence que de contemplation, où la pensée, prenant appui sur des riens, se déploie par degrés en vastes chimères ; un endroit pourtant que l'on sentait prêt aux affrontements proprement sophocléens, dans leur dépouillement grandiose, tant s'y lisaient la passion à l'état pur et l'étroite dépendance mutuelle de ceux qui l'habitaient.

C'était là ce Little Hintock, objet des recherches du barbier. La nuit tombante cachait peu à peu la fumée qui montait des cheminées, mais on pouvait encore discerner la position de ce village environné de bois aux quelques petites lumières qui scintillaient sans grand effet à travers les branches dépouillées chargées d'oiseaux, invisibles boules de plumes sur leurs perchoirs.

À l'angle du chemin qui monte vers le hameau, le barbier descendit, et la voiture de Mrs Dollery continua sa route vers le plus grand des deux villages dont la supériorité sur son petit et moins prestigieux voisin comme spécimen de carrefour du monde ne sautait pas aux yeux, à en juger du moins par la difficulté d'accès.

– Y a un jeune docteur très fort et très savant qui habite là où vous allez ! C'est pas qu'il y ait quelqu'un à soigner, mais on dit qu'il a un pacte avec le diable !

C'est dans l'ultime espoir d'apprendre ce qu'il venait faire là qu'une femme, de la voiture qui s'ébranlait, avait jeté cette remarque au barbier.

Mais l'autre ne dit mot ; sans tarder davantage, il plongea vers cette retraite ombreuse, foulant avec précaution la route – ou rue – du hameau presque ensevelie sous les feuilles mortes.

La plupart des habitants de Little Hintock trouvaient les

rideaux inutiles, puisque, à part eux-mêmes, rares étaient les passants la nuit tombée ; et c'est ainsi que notre voyageur se mit à s'arrêter aux fenêtres de chaque cottage. À l'évidence, d'après les choses ou les gens qu'il y observait, il tâchait de déduire la situation de ceux qui y habitaient.

Seules les petites demeures l'intéressaient ; quant à une ou deux maisons dont les proportions, l'ancienneté et les vastes dépendances indiquaient que, bien qu'égarées dans ce pays perdu, elles avaient dû jadis être habitées (si elles ne l'étaient plus aujourd'hui) par des gens d'un certain rang, il les négligea complètement. Une odeur de pommes, le susurrement du cidre qui fermente venant des cours d'autres habitations renseignaient sur les récentes occupations de quelques-uns de leurs habitants et venaient s'ajouter à l'odeur de pourriture qui montait des feuilles mortes.

Il longea sans résultat une demi-douzaine de demeures, puis arriva à une maison tout particulièrement éclairée qui avait un grand arbre en face d'elle ; la flamme dansante du foyer rayonnait jusqu'en haut de la cheminée, et la fumée qui en sortait avait l'air d'une vapeur lumineuse. Apercevant par la fenêtre l'intérieur de la maison, il s'arrêta enfin. Elle était plutôt grande pour un cottage ; la porte qui ouvrait directement sur la salle bâillait légèrement et donnait passage à un pinceau de lumière qui coupait l'obscurité extérieure. Par moments, un papillon de nuit, vestige de la saison passée, voletait un instant dans le cône éclairé pour disparaître de nouveau dans la nuit.

## II

Dans la pièce d'où provenait cette lumière réconfortante, il aperçut une jeune fille assise qui travaillait avec ardeur à la lueur d'un grand feu de bois. Une serpe dans une main, un gant de cuir trop grand sur l'autre, elle taillait avec une grande dextérité des baguettes comme celles que l'on emploie pour construire les toits en chaume. Elle portait à cet effet un tablier de cuir, bien trop vaste lui aussi. À gauche était un faisceau de branches de noisetier, sa matière première ; à sa droite un monceau de copeaux et de débris : les déchets qui servaient à entretenir le feu ; devant elle, en tas, les produits de son travail. Elle prenait chaque branche, l'examinait du haut en bas d'un œil critique, la coupait à la longueur voulue, la fendait en quatre puis, de quelques coups rapides, taillait la pointe de chaque baguette, la rendant triangulaire comme celle d'une baïonnette.

À côté d'elle se trouvait, en cas de besoin, un chandelier de cuivre posé sur un guéridon ou plutôt, chose étrange, un de ces trépieds servant de support aux cercueils, simplement surmonté d'une plaque de bois blanc clouée et formant un contraste bizarre avec le chêne sombre et sculpté du pied. La situation sociale d'une famille bourgeoise se reconnaissait jadis à la présence de ce meuble, presque aussi sûrement qu'on reconnaissait un noble à son heaume ou à son écu.

Autrefois, tout villageois riche dont le droit de propriété était sinon attesté par sceau royal, du moins plus durable que celui d'un simple paysan, avait chez lui deux de ces tabourets pour mettre lui-même ses morts en bière ; mais la coutume s'était perdue et on en faisait aujourd'hui l'usage que nous avons vu.

La jeune femme posa un instant sa serpe pour examiner sa main droite qui, contrairement à l'autre, n'avait point de gant et n'était ni rude ni calleuse. La paume en était rouge et couverte d'ampoules comme si son occupation actuelle était encore trop récente pour l'avoir aguerrie. Comme il est fréquent chez les ouvriers, rien dans la forme de cette main ne venait confirmer le préjugé qui veut que ce soit là qu'on lise le mieux les différences de naissance. Seul un coup de dés de la destinée avait décidé que cette jeune fille manierait l'outil, et les doigts qui serraient le lourd manche de frêne auraient tout aussi bien pu tenir un crayon ou faire vibrer des cordes s'ils y avaient été entraînés.

Ses traits avaient cette richesse d'expression que développe une vie solitaire. Quand les regards de la multitude viennent, tels des flots agités, frapper sans arrêt un visage, ils semblent lui enlever toute mobilité, mais dans les eaux calmes de la solitude, toute émotion, tout sentiment, s'exprime d'une façon si spontanée et si claire qu'on pourrait y lire comme dans un livre. Elle n'avait pas plus de dix-neuf ou vingt ans, mais la nécessité de réfléchir trop jeune avait fixé prématurément les traits provisoires de l'enfance. Aussi ne pouvait-elle prétendre à la beauté, sauf toutefois par ses cheveux.

Elle en avait tant qu'ils étaient presque indomptables ; vus de loin, à la lueur du feu, ils étaient bruns mais, si on les examinait de plus près et au jour, on s'apercevait que leur véritable couleur était un châtain d'une rare beauté.

C'était sur cette parure splendide dont le destin avait doté

sa victime qu'étaient fixés les yeux du nouveau venu, tandis que les doigts de sa main droite jouaient machinalement avec un objet qui dépassait de la poche de son gilet : une paire de ciseaux qui reflétait faiblement les lumières de la maison. Pour celui qui l'observait, le spectacle de cette jeune fille au travail se présentait à la façon d'une toile d'un impressionnisme forcené représentant avec force et précision la seule chevelure, centre des regards, tandis que le visage, les épaules, les mains, tout le corps n'étaient qu'une masse floue, aux détails sans importance noyés dans une sorte de brume.

Il n'hésita plus ; il frappa et entra. La jeune femme se retourna au grincement de ses souliers sur le sable du carrelage et s'écria, toute pâle :

– Oh ! monsieur Percomb, vous m'avez fait peur !

– Vous devriez fermer la porte, lui dit-il. Au moins vous entendriez les gens l'ouvrir !

– Ce n'est pas possible, répondit-elle, la cheminée fume trop. Loin de vos perruques, monsieur Percomb, vous avez l'air aussi dépaysé qu'un canari dans une haie d'aubépine. C'est tout de même pas à cause de moi que vous êtes venu, pour...

– Si, c'est pour avoir votre réponse à ce sujet.

Et de sa canne il désigna ses cheveux.

Elle eut un moment d'impatience.

– Est-ce que c'est entendu ? Il me faut la réponse immédiatement, car la dame part bientôt en voyage et il faut le temps de les arranger.

– N'insistez pas ! Cela m'ennuie. J'espérais que vous n'y pensiez plus. Je ne veux pas qu'on les coupe, là !

– Écoutez-moi, reprit-il en s'asseyant sur la table-tabouret. Combien vous paie-t-on pour ces baguettes ?

– Chut ! Mon père est éveillé là-haut, et il ne sait pas que je fais son travail.

– Bon ! eh bien, dites-moi, fit-il un peu plus bas, combien vous donne-t-on ?

– Dix-huit pence le mille, répondit-elle à contrecœur.

– Et pour qui les faites-vous ?

– Pour Mr Melbury, le marchand de bois, juste là en bas.

– Et vous en taillez combien comme ça en une journée ?

– En une journée et la moitié de la nuit : trois bottes, ce qui en fait quinze cents.

– Deux shillings trois ! (Il s'arrêta.) Eh bien ! écoutez, continua-t-il du ton d'un homme qui achève un calcul et évalue quelle somme pèsera plus lourd dans la balance que les ressources actuelles et la coquetterie réunies de son interlocutrice. Voilà un souverain, un souverain d'or, quasiment neuf – il le lui tendait, entre le pouce et l'index. C'est exactement ce que vous gagneriez en dix jours à faire ce dur travail d'homme, et pour l'avoir, vous n'avez qu'à me laisser couper tous ces cheveux dont vous ne savez que faire !

Son sein se souleva :

– Pourquoi cette dame ne s'adresse-t-elle pas à quelqu'un d'autre, à qui cela ne ferait rien ?

– Allons, sotté ! c'est parce que justement les vôtres sont de la même nuance que les siens, et c'est une nuance qu'on ne peut pas obtenir par la teinture. Vous n'allez pas dire non, maintenant que j'ai fait exprès toute cette route depuis Sherton !

– Mais je vous dis que je ne veux pas les vendre, ni à vous ni à personne !

– Allons, écoutez ! (Et il s'approcha d'elle.) La dame est très riche et ne regardera pas à quelques shillings ; je prends ça sur moi ! Ce sera deux souverains au lieu d'un, plutôt que de m'en retourner les mains vides !

– Non, non, non ! cria-t-elle. (Elle commençait à s'énerver.) Vous êtes là à me tenter, tout comme le diable avec le

Dr Faust dans le livre, mais je ne veux pas de votre argent, vous entendez ! Pourquoi est-ce que vous êtes venu ? Je vous l'ai dit dans votre boutique, quand vous insistiez tant, que je ne voulais pas vendre mes cheveux !

– Marty, écoutez-moi ! La dame qui les veut y tient beaucoup. Et, entre nous, vous feriez mieux de les lui laisser. Ça ne vous rapportera rien de bon, croyez-moi, si vous refusez !

– Rien de bon ? Qui est-ce, cette dame ?

Le perruquier se tut ; elle répéta sa question.

– Je ne peux pas vous répondre. Et puisqu'elle part bientôt à l'étranger, qu'est-ce que ça peut vous faire, qui elle est ?

– Elle les veut pour partir ?

Il fit signe que oui.

Elle le regarda d'un air pensif :

– Alors, monsieur Percomb, je sais qui c'est ! C'est celle du château, Mrs Charmond !

– Ça, c'est mon affaire, mais si vous acceptez de les vendre, je vous le dirai en secret !

– Je n'accepterai certainement pas si vous ne me dites pas la vérité. Est-ce que c'est Mrs Charmond ?

L'homme baissa la voix :

– Oui, c'est elle ! L'autre jour, à l'église, elle était assise juste derrière vous ; elle a remarqué que vos cheveux sont exactement de la couleur des siens. Depuis, elle les veut pour postiches et elle a décidé de vous les acheter. Comme elle ne les mettra pas avant son voyage, personne ne verra la différence. Elle m'a chargé de conclure le marché et je dois ensuite les lui arranger. Je n'aurais pas fait tous ces milles pour une autre cliente. Mais attention, hein ! je perdrais tout si elle savait que j'ai dit son nom ; c'est entre nous, hein, Marty ! Vous ne direz rien qui puisse me faire du tort ?

– Je ne vais pas aller lui raconter, dit Marty, froidement. Mais ces cheveux sont à moi, et je les garde !

– Ah ! ça, ce n'est pas bien, après tout ce que je vous ai dit, reprit l'homme, agacé. Vous savez, Marty, comme vous êtes de la même paroisse et que vous habitez un de ses cottages, et qu'avec ça votre père est malade, et que ça ne lui dirait rien d'être mis dehors, vous feriez aussi bien de lui rendre service, à cette dame. Si je dis ça, c'est pour vous ! Mais je ne vais pas insister pour que vous vous décidiez ce soir. Vous allez venir au marché demain, je suppose, vous viendrez jusqu'à la boutique. Si vous réfléchissez bien, vous serez toute disposée à m'apporter ce que je vous demande, allez !

– Je n'ai rien à ajouter, répondit-elle.

Son interlocuteur vit bien à son air qu'il n'y avait rien à tirer d'elle par des paroles.

– Je sais qu'on peut avoir confiance en vous, dit-il, aussi je vais mettre là ces deux souverains : vous pourrez voir comme ils sont beaux.

Il les glissa dans le cadre de la petite glace de la cheminée.

– J'espère, pour vous comme pour moi, que vous m'apporterez ça. Au fond, elle aurait pu se fournir ailleurs, mais puisque c'est son idée comme ça, il faut bien la satisfaire. Si vous les coupez toute seule, faites attention et mettez soigneusement toutes les mèches dans le même sens.

Il lui montra comment il fallait s'y prendre.

– Mais puisque je ne les couperai pas ! dit-elle, indifférente. Je tiens trop à ma figure pour l'enlaidir. Si elle veut mes cheveux, c'est pour trouver encore un autre amoureux ; pourtant, si tout ce qu'on dit est vrai, elle a déjà fait le malheur de plus d'un brave garçon !

– Par exemple ! c'est merveilleux ce que vous devinez bien, Marty, s'exclama le barbier. Je le tiens de quelqu'un de sûr, il paraît qu'elle a jeté son dévolu sur un étranger. En tout cas, pensez à ce que je vous ai dit !

– C’est toujours pas avec mes cheveux qu’elle l’aura, celui-là !

Percomb s’était avancé vers la porte. Il revint sur ses pas, planta sa canne sur le tabouret et, la regardant dans le blanc des yeux :

– Marty South, dit-il en appuyant sur tous les mots, c’est vous qui avez un amoureux, voilà pourquoi vous ne voulez pas vous en défaire, de vos cheveux !

Elle rougit au point de dépasser cette légère teinte de pourpre qui suffit à embellir un visage ; elle enfila le gant de cuir, prit la serpe de l’autre main et se remit obstinément à l’ouvrage sans plus lever la tête. Il l’observa un instant, se dirigea vers la porte et repartit en lui lançant un dernier regard.

Quelques minutes encore, Marty continua sa besogne, puis, posant soudain son outil par terre, elle se leva d’un bond, alla au fond de la pièce et ouvrit une porte qui donnait sur un escalier dont les marches étaient si soigneusement récurées que le grain de bois en était presque disparu. Arrivée en haut, elle s’approcha doucement d’une chambre à coucher et, sans entrer, demanda :

– Père, avez-vous besoin de quelque chose ?

Une faible voix répondit que non et ajouta :

– J’irais tout à fait bien demain, s’il n’y avait pas cet arbre.

– Encore cet arbre ! toujours cet arbre ! Allons, père ! ne vous faites pas de souci pour ça. Vous savez bien qu’il ne peut rien vous faire, cet arbre !

– Qui est-ce qui causait avec toi, en bas ?

– Un homme de Sherton qui passait, rien d’important, dit-elle doucement. Père, continua-t-elle, est-ce que Mrs Charmond aurait le droit de nous mettre dehors, si elle voulait ?

– Nous mettre dehors ? Non ! Personne ne pourra nous faire partir tant que ma pauvre âme tiendra à mon corps.

C'est un bail à vie, comme celui de Giles Winterborne. Quand ma vie sera finie, ça lui reviendra; pas avant!

Jusque-là ses paroles avaient été raisonnables et sensées, mais bientôt il reprit sa plainte :

– Et c'est cet arbre qui m'achèvera, cet arbre sera ma mort!

– Allons donc! qu'est-ce que vous dites là? Comment voulez-vous, voyons?

Elle se tut et redescendit l'escalier.

– Dieu merci, se dit-elle, ce qui est à moi, je le garde!

### III

Les lumières du village s'éteignirent une à une : il n'en resta bientôt que deux qui brillaient dans l'ombre. L'une d'elles venait d'une maison sur la colline, celle du jeune médecin associé du diable, dont nous parlerons plus tard ; l'autre venait de la fenêtre de Marty South. Elle sembla s'éteindre à son tour quand Marty se leva sur le coup de dix heures pour suspendre aux vitres un épais rideau d'étoffe. Il fallait laisser la porte entrouverte, comme dans la plupart des cottages, à cause de la fumée ; mais, pour voiler le pinceau de lumière qui en sortait, elle suspendit là aussi une étoffe épaisse. Elle était de ces gens qui, lorsqu'ils sont obligés de travailler plus dur que leurs voisins, préfèrent autant que possible garder secrète cette nécessité et, à part le bruit léger du bois qu'elle coupait, nul passant n'aurait pu se rendre compte qu'on ne dormait pas dans ce cottage comme dans les autres.

Onze heures, minuit, une heure sonnèrent. Le tas de baguettes grandissait, la pile de copeaux et de débris montait. Même la lumière de la colline s'était éteinte et elle travaillait toujours. Lorsque la température de la nuit la fit frissonner, elle ouvrit un grand parapluie bleu pour se garantir du courant d'air de la porte. Les deux souverains d'or la regardaient de la glace comme deux yeux jaunes faisant le guet pour saisir le moment propice. Chaque fois que la lassitude

la faisait soupirer, elle levait les yeux vers eux, mais les baisait aussitôt en caressant ses tresses comme pour s'assurer qu'elles étaient toujours là. Quand trois heures sonnèrent, elle se leva et lia ses baguettes en un paquet semblable à ceux qui étaient contre le mur.

Elle s'enveloppa d'un grand fichu de laine rouge et ouvrit la porte. La nuit la plus noire l'attendait sur le seuil, semblable à un abîme sans fond, à ce Ginnungagap<sup>1</sup> antérieur au monde, auquel croyaient ses ancêtres teutons. Ses yeux étaient encore tout pleins de lumière et il n'y avait point de réverbère ou de lanterne pour servir de douce transition entre la clarté du logis et les ténèbres du dehors. Du bois voisin une brise attardée apportait le gémissement de deux branches trop chargées qui se blessaient en se touchant et les voix plaintives d'autres arbres mêlées aux cris de la hulotte et aux battements d'ailes d'un ramier maladroit basculant sur sa branche.

Mais les pupilles de ses jeunes yeux se dilatèrent bientôt et elle put voir suffisamment pour se diriger. Un fagot sous chaque bras, guidée par la ligne dentelée des cimes des arbres qui se découpaient sur le ciel, elle descendit le chemin pendant une centaine de pas jusqu'à un long hangar ouvert, jonché de feuilles mortes, comme tout aux alentours. La nuit, cet être étrange qui apporte dans les maisons défiance de soi et idées noires mais qui, en plein air, bannit ces soucis imaginaires et futiles, donnait à Marty South une allure plus alerte et moins préoccupée. Elle posa les fagots à terre puis retourna en chercher d'autres, faisant ainsi la navette jusqu'à épuisement de son stock.

C'était là la remise du grand négociant du pays, Mr George

1. Nom du vide précédant le monde, dans la mythologie nordique. (Sauf mention contraire, les notes sont de l'éditeur.)

Melbury, *Bois, Écorces et Bûches*, pour lequel le père de Marty travaillait aux pièces. Le hangar faisait partie des vastes dépendances qui entouraient son logis, bâtisse irrégulière dont, à cette heure tardive, on devinait encore les immenses cheminées. Les quatre énormes chariots rangés là avaient été construits d'après d'anciens modèles qui ont été remplacés depuis par des nouveautés ; ils s'élargissaient et bombaient à la base à l'image des vénérables vaisseaux de ligne de Trafalgar avec lesquels, de toute évidence, ils avaient plus d'un point commun. L'un d'eux était chargé de mangeoires pour bergeries, un autre de claies, un troisième de longues perches de frêne, et celui au pied duquel Marty avait déposé ses baguettes était à moitié rempli de fagots semblables.

Elle reprenait haleine avec ce sentiment de soulagement qui suit une besogne accomplie à grand-peine, lorsqu'elle entendit de l'autre côté de la haie une voix de femme qui, inquiète, appelait : « George ! »

L'instant d'après elle répétait ce nom et ajoutait :

– Rentre donc, voyons, qu'est-ce que tu fais là ?

Le hangar touchait au jardin et, avant d'avoir pu bouger, Marty y vit entrer une femme assez âgée, abritant de la main la flamme d'une bougie qui dessinait une ombre mouvante sur le visage de Marty. Ses rayons éclairèrent soudain un homme sommairement vêtu qui se tenait devant la femme. Il était mince, légèrement voûté ; sa bouche était petite, nerveuse, son visage glabre ; il parcourait le sentier de long en large, les yeux fixés au sol. Marty South reconnut son patron Melbury et sa femme. C'était la seconde Mrs Melbury, car la première était morte après la naissance de l'unique enfant du marchand de bois.

– Cela ne sert à rien de rester couché, dit-il, lorsque sa femme le rejoignit. Je ne peux pas dormir, je pense continuellement à des choses...

– Quelles choses ?

Il ne répondit pas.

– Quoi donc ? C'est la dame du château ?

– Non !

– Ce sont tes rentes d'État, alors ?

– Non ! quoique je regrette bien d'en avoir pris.

– Les fantômes des Deux Frères ?

Il secoua la tête.

– C'est pas à cause de Grace ?

– Si, c'est à cause d'elle.

(Grace était sa fille unique.)

– Qu'est-ce qui t'inquiète à son sujet ?

– D'abord, je ne peux pas comprendre qu'elle n'ait pas répondu à ma lettre. Elle doit être malade.

– Mais non, mais non ! On se fait des idées noires comme ça, la nuit.

– Et puis, je n'ai pas placé d'argent à son nom, au cas où mes affaires périlliciteraient.

– Elles marchent bien, tes affaires. Et puis d'ailleurs, elle fera un beau mariage.

– C'est là que tu te trompes ; et c'est pour ça que je me fais du souci. J'ai arrêté un projet dans ma tête, et si ce projet se réalise, elle ne fera pas un beau mariage !

– Un projet pour qu'elle ne fasse pas un beau mariage ! répéta sa femme, interdite.

– Oui, dans un sens. C'est un projet pour qu'elle épouse quelqu'un et ce quelqu'un est pauvre ! C'est Giles Winterborne.

– Giles Winterborne ? Eh bien, c'est parfait ! L'amour remplacera l'argent. Il adore jusqu'aux pavés sur lesquels elle marche.

Marty South sursauta, et ne put s'arracher à cet entretien.

– Oui, dit l'homme, je le sais bien. De son côté à lui, je

suis tranquille. Mais elle, après lui avoir fait donner une si bonne instruction et pendant si longtemps et l'avoir rendue si supérieure à toutes les filles du pays, c'est tout de même dommage de la marier à un homme qui n'a pas une meilleure position.

– Qu'est-ce qui t'y oblige? dit-elle.

– Eh bien, voilà! Justement, Luce, c'est pour tenir un engagement solennel que j'ai pris... que j'ai pris parce que, dans le temps, j'ai causé un tort grave à son père, et depuis, ça m'a toujours pesé sur la conscience jusqu'au jour où j'ai vu qu'elle plaisait à Giles et où j'ai songé à cette façon de réparer.

– Tu as fait du tort au père de Giles? interrogea Mrs Melbury.

– Oui, beaucoup de tort, dit son mari.

– Eh bien! n'y pense pas ce soir. Viens, supplia-t-elle, rentrons.

– Non, non, l'air me fait du bien. Je ne resterai pas longtemps dehors.

Il demeura un instant silencieux. Puis il lui raconta que sa première femme, la mère de Grace, avait été la promise du père de Giles, qui l'aimait tendrement, jusqu'au jour où lui, Melbury, la lui avait soufflée pour l'épouser. Et il ajouta que la vie de l'autre en avait été empoisonnée; même s'il avait plus tard épousé la mère de Giles, il n'avait jamais été bien heureux. Marty était déjà au courant de l'histoire. Par la suite, continua Melbury, il s'en était beaucoup voulu. Le temps passant, les enfants grandissaient et semblaient s'attacher l'un à l'autre; il résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour réparer le mal qu'il avait causé, en faisant épouser sa fille au jeune homme; il donnerait à Grace la meilleure instruction afin de faire à Giles le plus beau cadeau possible.

– Et c'est toujours mon intention, conclut-il.

– Eh bien, alors ?

– Mais tout cela me tracasse, dit-il, car j'ai l'impression que je la sacrifie pour racheter ma faute, et je viens souvent ici pour la regarder. C'est ce qui m'a fait encore descendre cette nuit !

– Pour regarder quoi ? questionna sa femme.

Il lui prit la bougie des mains, éclaira le sol et souleva une tuile qui se trouvait dans l'allée.

– C'est la trace qu'a laissée son soulier lorsqu'elle est venue jusqu'ici la veille de son départ, il y a longtemps déjà. Je l'ai recouverte ensuite, et quand je viens la regarder, je me demande toujours pourquoi il faudrait sacrifier ma fille à un homme sans fortune.

– Ça n'est pas à proprement parler un sacrifice, dit la femme. Il l'aime et c'est un brave et honnête garçon. Si elle l'encourage, que peux-tu désirer de plus ?

– Je ne désire rien de bien précis, mais il pourrait se présenter toutes sortes d'occasions pour elle. Tiens, Mrs Charmond qui, dit-on, cherche une jeune femme distinguée pour l'accompagner à l'étranger comme dame de compagnie ou quelque chose comme cela, elle serait ravie d'avoir Grace.

– Rien de moins sûr. Contentons-nous de ce qui est certain.

– C'est vrai, c'est vrai ! dit Melbury, et j'espère que tout ira pour le mieux. Oui, il faut les marier dès que possible, et en avoir fini.

Il continua, en regardant la trace de pas :

– Dire qu'elle pourrait mourir et ne plus jamais poser le pied sur ce chemin !

– Elle va bientôt écrire, va ! Allons, viens, ça ne vaut rien de rester ici à ressasser toujours les mêmes choses.

Il en convint mais remarqua qu'il ne pouvait pas s'en empêcher.

– Qu'elle écrive ou non, j'irai la chercher dans quelques jours.

Sur ces mots il reposa la tuile et précéda sa femme dans la maison.

C'était sans doute bien malheureux pour Mr Melbury de nourrir un sentiment capable de le faire ainsi déraisonner sur la trace des pas de son enfant. La vie, cruel tyran, ne saurait tenir compte de telles faiblesses; et lorsque les années s'en viennent retirer à ces cœurs trop sensibles leur promptitude à s'armer contre les tempêtes, il leur faut, comme l'humble fleur chantée par le poète, « subir les coups pressés des vents et des orages<sup>1</sup> ».

Sa vie à elle, et non celle de Mr Melbury, était le centre des pensées de Marty et, tout en s'en allant, elle réfléchissait à ce qui la regardait dans ce qu'elle venait d'entendre.

« C'est donc là la clé de toute cette histoire, se dit-elle. Conclusion: Giles Winterborne n'est point pour moi! »

Elle s'en retourna chez elle. Les souverains d'or la regardaient du haut du miroir, tels qu'elle les avait laissés. L'air absorbé et les larmes aux yeux, elle prit une paire de ciseaux et elle se mit à couper sans pitié ses longs cheveux, en les attachant soigneusement, toutes les pointes dans le même sens comme le barbier le lui avait recommandé. Sur le bois blanc bien récuré du trépied de cercueil ils ressemblaient à ces herbes sinueuses qui reposent sur le lit clair d'un ruisseau. Par pitié pour elle-même, elle ne se retourna point vers le petit miroir, car elle savait bien quelle pauvre image il lui renverrait, en lui brisant le cœur. Son appréhension était semblable à celle de la déesse de ses ancêtres qui redoutait de voir son image dans la source, lorsque Loki le

1. « *Buffeting at will by rain and storm* », in Wordsworth, « *The Small Celandine* ».

Mauvais<sup>1</sup> lui eut ravi sa chevelure. Elle se força à agir, fit un paquet de ses cheveux, le ficela, puis éteignit le feu et monta se coucher, non sans avoir improvisé un réveille-matin d'une bougie et d'un caillou attaché à un fil.

Mais une telle précaution était bien inutile cette nuit-là. Après s'être retournée et agitée jusqu'à cinq heures dans sa mansarde, Marty entendit au-dessus de sa tête les moineaux sortir de leurs longs nids de chaume par les trous des larmiers ; alors elle se leva, elle aussi, et descendit.

Il faisait encore nuit, mais elle se mit machinalement à accomplir ces gestes et ces actes préliminaires qui, pour une maîtresse de maison, accompagnent l'avènement d'un jour nouveau. Elle entendit le roulement des charrettes de Mr Melbury ; là aussi, le labeur quotidien avait commencé.

Une brassée de fagots, jetée sur les cendres encore chaudes, fit monter une flamme joyeuse et projeta soudain l'ombre démesurée de ce qui restait de sa chevelure.

À ce moment, elle entendit un pas s'approcher de la porte.

– Est-ce qu'on est levé ? s'enquit une voix qu'elle connaissait bien.

– Oui, monsieur Winterborne, dit Marty, se coiffant précipitamment d'un bonnet de toile qui dissimula entièrement les ravages récents des ciseaux. Entrez !

La porte s'ouvrit pour laisser passage à un homme, un peu trop âgé pour un amoureux, un peu trop jeune pour un homme d'affaires, bien qu'au fond il remplît à la fois ces deux fonctions. On lisait la réserve dans son regard, et sur ses lèvres la maîtrise de soi. Il avait à la main une lanterne qui, montée sur pivot, projetait en se balançant des formes fantastiques sur les parties les plus sombres des murs et du plafond.

Il lui annonça qu'il était entré en passant pour la prévenir

1. Géant malfaisant de la mythologie scandinave.

qu'on n'exigeait pas de son père le travail promis, puisqu'il était malade. Mr Melbury lui accordait une semaine de plus, et pour aujourd'hui on partirait à moitié chargé seulement.

– Tout est fait, dit-elle, ils sont là, dans la remise.

– Tout est fait ? répéta-t-il. Alors votre père a pu travailler tout de même ?

Elle répondit évasivement et ajouta :

– Je vais vous montrer où ils sont, si vous voulez me suivre.

Ils sortirent ensemble, et marchèrent côte à côte ; au-dessus de leur tête le brouillard se nimbait de motifs projetés par les trous ménagés en haut de la lampe, tel un cortège de titans semblant vouloir entreprendre l'ascension de la voûte céleste. Ils n'avaient rien à se dire et ne se disaient rien. Quoi de plus retenu et de plus isolé que la vie de ces deux êtres cheminant ensemble à cette heure solitaire qui précède le jour, à cette heure où les ombres grises, ombres réelles de la nuit, ombres forgées par notre esprit, sont d'un gris si sombre. Et pourtant leurs destinées solitaires n'étaient point indépendantes ; elles n'étaient qu'une partie de ce vaste dessin dont la trame est tissée d'un hémisphère à l'autre, du cap Horn à la mer Blanche.

Arrivée au hangar, elle désigna les fagots. Winterborne les considéra en silence, puis se tournant vers elle :

– Marty, je crois fort..., dit-il en hochant la tête.

– Quoi donc ?

– Que c'est vous qui avez fait le travail.

– Ne le dites à personne, n'est-ce pas, monsieur Winterborne ? supplia-t-elle, en guise de réponse. Je craindrais que Mr Melbury ne refuse le travail s'il savait que c'est moi qui l'ai fait.

– Mais comment avez-vous appris ? C'est tout un métier !

– Un métier ! dit-elle. Je m'engage à l'apprendre en deux heures.

– Oh non, Miss Marty.

Winterborne abaissa sa lanterne pour examiner le tas de bois de noisetier soigneusement débité.

– Marty, s'écria-t-il avec une admiration sincère, votre père, avec ses quarante ans d'expérience, n'a jamais mieux taillé ses baguettes. Elles sont trop belles pour servir aux toitures, elles sont dignes d'être employées pour l'ameublement. Mais je n'en dirai rien. Montrez-moi donc vos mains, vos pauvres mains !

Son ton tranquille et rude avait quelque chose d'affectueux et, comme elle semblait hésiter à obéir, il prit lui-même une de ses mains et l'examina comme si c'était la sienne. Ses doigts étaient couverts d'ampoules.

– Ils s'endurciront à la longue, dit-elle. Car si père ne va pas mieux, il faudra bien que je continue. Je vais vous aider à charger le fardier.

Sans mot dire, Winterborne posa sa lanterne par terre, souleva Marty, qui allait se pencher vers les fagots, comme il l'aurait fait d'une poupée, la plaça derrière lui et se mit à jeter le bois dans le fardier :

– Plutôt que de vous le voir faire, j'aime mieux le faire moi-même, dit-il. D'ailleurs, les ouvriers seront là dans un instant. Mais, Marty, qu'est-ce que vous avez fait à votre tête ? Ma parole, il n'en reste plus rien ! On dirait une pomme plantée sur un pieu !

Son cœur se serra et elle ne put dire un mot. Enfin, elle parvint à gémir :

– Je me suis rendue horrible, affreuse. Voilà ce que j'ai fait !

– Mais non, dit-il, je vois ce que c'est ! Vous vous êtes coupé les cheveux, voilà tout... je vois, maintenant.

– Alors pourquoi cette histoire de pomme et de pieu ?

– Montrez-vous un peu !

Il fit un geste pour soulever son bonnet. Pour toute réponse,

elle s'enfuit dans l'ombre attardée. Il ne tenta pas de la suivre. Lorsqu'elle eut atteint la maison de son père, elle s'arrêta sur le seuil et se retourna. Les hommes de Mr Melbury étaient arrivés et chargeaient le véhicule ; à distance leurs lanternes semblaient cernées de cercles blêmes, comme des yeux las de veiller. Durant quelques instants elle les regarda atteler les chevaux, puis elle rentra.

## IV

Il y avait maintenant dans l'air des signes manifestes de l'approche du matin, et bientôt, tel un enfant mort-né, parut le visage blême d'un jour d'hiver sans soleil. De tous côtés les forestiers étaient déjà en mouvement, car à cette époque de l'année, à l'heure où ils se levaient, c'était encore la nuit complète, moins lugubre que ce petit jour blafard. Depuis plus d'une heure, bien avant qu'un seul oiseau eût sorti la tête de son aile, vingt lumières avaient surgi dans vingt chambres, vingt paires de volets s'étaient ouverts et vingt paires d'yeux avaient inspecté le ciel pour présager le temps de la journée. Les hiboux qui avaient attrapé des souris dans les granges, les lapins qui avaient rongé les choux du jardin, les belettes qui avaient sucé le sang des lapins, découvrant que leurs voisins les hommes commençaient à s'agiter, se retirèrent discrètement de la scène, invisibles et cois en attendant la nuit.

Le jour vint préciser l'ensemble de la propriété de Mr Melbury, dont les remises n'étaient que des bâtiments détachés. Elle formait trois côtés d'un quadrilatère et comprenait toutes sortes d'édifices; celui du centre, plus grand, était la maison proprement dite. Le quatrième côté du rectangle était la route. C'était une demeure dont l'apparence respectable, vaste et presque solennelle indiquait – avec ce qui restait dans le voisinage d'autres demeures semblables – que Little

Hintock avait dû autrefois être plus important qu'il n'était aujourd'hui. La maison, sans aucun caractère d'antiquité cependant, était fort avancée en âge, trop vieille pour qu'on pût la trouver démodée, point assez pour qu'on pût la classer comme historique, déjà décrépite, pas encore patinée. De l'époque des premiers George, qui n'est pas encore très lointaine, elle vous regardait, plus évocatrice que les monuments cent fois plus anciens et plus vénérables qui s'adressent à nous du fond de la nuit médiévale. Visages, vêtements, passions, gratitudes et rancunes des ancêtres qui avaient été les premiers à regarder par ces fenêtres rectangulaires et à passer sous la clé de voûte de cette porte, tout cela pouvait se deviner et se déduire de leurs équivalents rustiques d'aujourd'hui. C'était une maison dont les échos retentissaient de vieilles et bizarres histoires de famille, encore perceptibles à qui sait écouter, tandis que les châteaux forts et les cloîtres restent muets et sans nulle résonance.

La façade du côté du jardin n'avait guère changé et offrait un petit porche avec une entrée. Mais la porte principale donnait sur le carré du côté de la route, jadis véritable entrée cochère qui servait aujourd'hui à abriter charpentes, fagots, claies et autres produits de la forêt. Elle était séparée du chemin par un mur tout couvert de lichen où s'ouvrait une grille flanquée de deux bornes de guingois surmontées chacune d'une boule de pierre blanche.

Sur la gauche était un long bâtiment qui s'étendait en profondeur et qui servait d'atelier pour fendre et scier le bois, fabriquer des mangeoires et tout ce qui concernait le bois de charpente en général. En face se trouvaient les remises où Marty était allée déposer ses baguettes.

Winterborne y était resté après le brusque départ de la jeune fille pour surveiller le chargement. Il était en rapport avec la famille Melbury de bien des façons. Outre cette sorte

de parenté sentimentale qui venait de ce que son père avait aimé la première Mrs Melbury, sa tante avait épousé le frère du marchand de bois et émigré avec lui bien des années auparavant, et cette alliance suffisait à placer Winterborne – bien qu’il fût moins riche qu’eux – sur un pied d’intimité avec les Melbury. Comme dans la plupart des villages isolés, les mariages entre parents étaient aussi fréquents parmi les habitants qu’ils l’étaient chez les Habsbourg, et l’on comptait à peine deux maisons dans tout Little Hintock qui ne fussent pas unies par quelque lien matrimonial.

C’est ainsi qu’existait entre Melbury et le jeune homme une sorte d’association originale, association fondée sur le principe de l’échange et procédant d’un contrat tacite suivant lequel chacun agissait envers l’autre de la façon qui lui semblait la plus juste. Melbury, avec son affaire de bois, avait surtout besoin de main-d’œuvre en hiver et au printemps; les pommes et le cidre de Winterborne exigeaient du camionnage et du travail en automne. Si bien que des chevaux, des camions et dans une certaine mesure des hommes étaient mis à sa disposition dès que les pommes commençaient à tomber; lui, à son tour, venait comme aujourd’hui, au plus fort de la saison des coupes de bois, offrir ses services à Melbury.

Il allait quitter la remise lorsqu’un gamin courut lui dire d’attendre Mr Melbury. Winterborne se rendit donc à l’atelier où quelques ouvriers étaient déjà au travail; deux d’entre eux étaient des bûcherons de passage qui venaient de Stagfoot Lane, et qui, dès la chute des feuilles, faisaient chaque année leur apparition pour disparaître en silence, l’hiver terminé, jusqu’à la saison suivante.

Le bois de chauffage ne manquait pas à Little Hintock, et une flambée de brindilles égayait le hangar de sa lueur qui rivalisait avec celle du jour naissant. Dans les creux d’ombre du toit, on voyait pendre de pâles branches de lierre qui

avaient grimpé entre des tuiles et qui cherchaient en vain un appui ; leurs feuilles s'étiolaient, privées de lumière ; d'autres adhéraient aux poutres avec une telle force qu'elles en soulevaient les planches qui y étaient fixées.

Outre ces ouvriers de passage, il y avait là John Upjohn, l'employé de Melbury ; un voisin qui travaillait au tour ; les Timothy Tangs, père et fils, tous deux scieurs de long, occupés dehors dans le chantier de Mr Melbury ; le fermier Cawtree, qui tenait la cidrerie, et Robert Creedle, un vieux qui travaillait pour Winterborne et qui était là, debout, à se chauffer les mains. Aucun d'entre eux n'avait rien de bien remarquable, sauf toutefois Creedle. Pour donner de lui une description complète, il eût fallu écrire tout un traité sur le costume militaire car, sous sa blouse, il portait une vieille tunique de soldat qui en avait vu de rudes et dont le col dépassait le haut de la blouse, et un traité de chasse aussi à cause des hautes bottes qu'il avait ramassées Dieu sait où – sans compter des chroniques maritimes et des récits de naufrages, car son couteau lui avait été donné par un vieux loup de mer. Mais Creedle transportait avec lui dans ses tournées paisibles ces témoins muets de guerre, de chasse et d'expéditions lointaines sans songer le moins du monde à leur passé et à leur histoire.

Le débitage du bois étant une occupation à laquelle suffit l'intelligence secondaire des bras et des mains qui peuvent se dispenser de la souveraine surveillance du cerveau, il s'ensuivait que l'esprit des travailleurs allait flâner loin des matériaux qu'ils avaient devant eux, si bien que, quand on entamait le récit des souvenirs, histoires et autres interminables chroniques familiales, on ne s'arrêtait pas en chemin.

Winterborne, voyant que Melbury n'était pas arrivé, ressortit aussitôt, et la conversation, un instant interrompue par son entrée, reprit de plus belle puis parvint à ses oreilles

comme un accompagnement au brouillard qui tombait goutte à goutte des branches environnantes.

Les propos roulaient sur un sujet particulièrement en faveur et souvent repris : la personne de Mrs Charmond, la propriétaire des bois et des bosquets avoisinants.

– Mon beau-frère y m’a dit, et il n’y a aucune raison pour ne pas le croire, dit Creedle, qu’elle se mettait à table pour dîner avec une robe qui ne lui montait pas beaucoup plus haut que les coudes. « Ah ! mauvaise femme ! » qu’il s’est dit la première fois qu’il l’a vue, ça va à l’église, ça s’assied, ça s’agenouille tout comme si ça avait les genoux graissés avec les saintes huiles, et ça pète des « ayez pitié de nous, Seigneur » aussi régulièrement qu’un marchand qui compte son argent, et après ça, ça se met à table vêtue comme une drôlesse. Est-ce qu’elle se conduit mieux maintenant, je n’en sais rien ; on dira ce qu’on voudra, mais c’est comme ça qu’elle se tenait quand mon beau-frère y était.

– Est-ce que c’était déjà comme ça du temps de son mari ?

– Ah ça ! j’en sais rien ! Ça m’étonnerait, avec le caractère qu’il avait. Ah ! c’en était un homme !

Ici, Creedle exprima ses souvenirs et son émotion en penchant lentement la tête de côté, les yeux humides.

– « Les anges du ciel eux-mêmes viendraient-ils m’en prier, Creedle, qu’y m’a dit, que vous ne resteriez pas un jour de plus à travailler chez moi. » Ah oui ! il invoquait en vain le nom d’un ange du ciel aussi bien qu’il prononçait le vôtre ou le mien ! Et maintenant, il faut que je m’occupe de rentrer ces fagots et demain, Dieu merci ! il faudra que je les utilise.

À ce moment, une vieille femme entra en scène. C’était la servante de Mr Melbury, et elle passait la plus grande partie de son temps à traverser la cour entre la maison et le hangar aux fagots où elle venait chercher du bois. Son visage avait deux expressions : l’une, toute en rondeur à l’usage de la

maison ; l'autre, toute en raideur, qu'elle adoptait au-dehors pour parler aux hommes.

– Ah ! mémé Oliver, dit John Upjohn, ça me fait chaud au cœur de voir une vieille comme vous si alerte et si vaillante, surtout quand je pense qu'après cinquante ans les années comptent double. Mais ce matin, la fumée de votre feu n'a pas paru avant sept heures vingt à ma montre, et c'est tard, ça, mémé Oliver !

– Si vous n'étiez pas un nabot, John, je ferais peut-être attention à vos airs méprisants. Mais vraiment une femme ne saurait être blessée, même si un avorton de votre espèce lui lançait du feu et des flammes. Tenez, ajouta-t-elle, en tendant à l'un des travailleurs un bout de bois auquel pendait un long boudin, voilà pour votre déjeuner et, si vous voulez du thé, vous n'avez qu'à aller en chercher à la cuisine.

– Mr Melbury est en retard ! dit le scieur de long.

– Oui, il faisait noir ce matin. Quand j'ai ouvert la porte, et il était tard pourtant, on n'aurait pas pu reconnaître un gueux d'un monsieur, ou John d'un homme de taille raisonnable. Et je ne crois pas que monsieur ait bien dormi cette nuit. Il se fait du mauvais sang pour sa fille, et je sais ce que c'est, moi ! J'ai pu en verser des larmes pour la mienne !

Quand la vieille femme fut partie, Creedle dit :

– Il va se tourner les sangs s'il ne reçoit pas de nouvelles de sa demoiselle. Bien sûr, l'instruction vaut mieux que des terres et des maisons ! Mais laisser une fille à l'école jusqu'à ce qu'elle soit plus grande sans chaussures que sa mère en galoches, ça c'est tenter Dieu.

– On jurerait que c'était hier encore qu'elle n'était qu'une gamine joueuse, dit le jeune Timothy Tangs.

– Je me rappelle bien sa mère, dit l'ouvrier tourneur : un petit morceau menu et délicat ; quand elle vous touchait la main, c'était doux comme la brise. On l'a vaccinée contre

la petite vérole, et elle l'a eue carabinée, au moment où je sortais d'apprentissage – et un fameux apprentissage encore ! Je suis resté dans la place six ans et trois cent quatorze jours !

L'ouvrier tourneur appuya sur les jours, considérant sans doute que par leur nombre ils étaient autrement importants que les années.

– Le père de Mr Winterborne la fréquentait à un moment donné, dit le vieux Timothy Tangs. C'est Mr Melbury qui l'a eue. C'était une enfant, et elle pleurait à chaudes larmes s'il la rudoyait un brin. Quand ils rencontraient une flaque d'eau, en promenade, son mari la soulevait comme une poupée de deux sous et la reposait de l'autre côté sans une tache de boue. Et, s'il laisse la fille en pension aussi longtemps que cela, il la rendra tout aussi délicate que sa mère. Mais le voici !

Winterborne venait de voir Melbury traverser la cour. Il avait une lettre ouverte à la main et vint droit à Giles. Son air préoccupé de la veille avait complètement disparu.

– Je n'ai pas plutôt décidé d'aller voir sur place pourquoi Grace n'écrivait pas ou ne revenait pas que je reçois une lettre d'elle. « Mon cher père, me dit-elle, j'arrive demain (c'est aujourd'hui !). Je n'ai pas jugé utile de vous prévenir longtemps à l'avance. » Ah ! la friponne ! en effet ! Dis-moi, Giles, puisque tu vas aujourd'hui au marché de Sherton avec tes pommiers, pourquoi ne nous y rejoindrais-tu pas, Grace et moi ? Nous reviendrions tous ensemble dans la voiture.

Il lui fit cette proposition avec une joyeuse énergie. Ce n'était plus le même homme qu'à l'aube. Même les caractères les plus mélancoliques reprennent le dessus plus vite qu'ils ne se laissent abattre.

Winterborne, malgré sa réserve habituelle, accepta cette proposition avec empressement. On ne pouvait douter que Marty avait de bonnes raisons de sacrifier ses cheveux si c'était pour cet homme qu'elle désirait les garder. Quant au

marchand de bois, son invitation avait été faite uniquement pour suivre son idée d'unir les deux jeunes gens. Il s'y était résolu comme à un devoir, et il s'efforçait de mener son plan à bonne fin.

Suivi de Winterborne, il se dirigea vers la porte de l'atelier, et le bruit de ses pas y fut entendu par les hommes que nous y avons vus.

– Eh bien ! John et Robert, dit-il en entrant et en faisant bonjour de la tête ; frisquet, ce matin !

– Ah oui, monsieur ! dit Creedle avec force.

Comme il n'avait pas encore réussi à trouver assez d'énergie pour aller commencer son travail, il éprouvait le besoin d'en mettre dans ses paroles :

– On dira ce qu'on voudra, mais il n'a pas encore fait aussi frisquet de tout l'automne.

– Je vous ai entendus vous demander pourquoi j'avais laissé ma fille en pension aussi longtemps, dit Mr Melbury, levant les yeux de la lettre qu'il relisait à la lueur du feu et se tournant vers eux avec cette brusquerie qui lui était coutumière. Hein ! dit-il d'un air volontairement malin. Eh bien ! quoique cela me regarde, moi, et pas les autres, je vais vous le dire, pourquoi. Quand j'étais tout gosse, un autre gamin, le fils du pasteur, et beaucoup d'autres avec lui, m'ont posé la question : « C'est qui qu'a traîné qui autour des murs de quoi ? » Et moi de répondre : « Je sais : Sam Barret. Il a mis sa femme dans le fauteuil roulant et il lui a fait faire le tour de l'édifice avant le service. » Ils ont tellement ri de moi que, une fois à la maison, de honte je n'ai pu m'endormir ; cette nuit-là, j'ai pleuré à en tremper mon oreiller, mais je me suis dit : « Ils peuvent bien rire de mon ignorance, c'est la faute

1. Devinette enfantine faisant allusion à Achille et Hector, héros de la guerre de Troie.

de mon père, pas la mienne, et je n'y peux rien ; mais on ne rira pas de mes enfants si j'en ai jamais. Plutôt mourir ! » Et, Dieu merci, j'ai eu les moyens de la laisser à l'école à raison de cent livres par an : elle est si instruite qu'elle y est restée comme institutrice pendant quelque temps. Qu'ils rient maintenant, s'ils osent ! Mrs Charmond elle-même n'a pas reçu une meilleure instruction que ma fille Grace.

Il y avait dans ses paroles un ton intermédiaire entre le mépris et l'émotion qui rendait toute réponse difficile. L'intérêt avec lequel les suivait Winterborne était tel qu'il ne pouvait s'exprimer par des mots ; il écoutait, debout près du feu qu'il tisonnait machinalement avec un bâton.

– Tu seras prêt, n'est-ce pas, Giles ? continua Melbury sortant de sa rêverie. À propos, qu'est-ce qu'on racontait de neuf, hier, à Shottsford, monsieur Cawtree ?

– Bah ! Shottsford sera toujours Shottsford : rien à faire pour y nourrir votre carcasse, si vous n'avez pas d'argent, et pas moyen d'y boire un pot digne de ce nom, que vous en ayez ou non... Mais, comme on dit, rien de tel que de prendre le large pour apprendre ce qui se passe au pays. Il paraît que notre nouveau voisin, ce jeune docteur Je-ne-sais-quoi, est un homme bizarre, grave et studieux, et on a de bonnes raisons de croire qu'il a vendu son âme au diable.

– Ah, par exemple ! murmura Melbury – toutes ces histoires le laissaient froid, mais elles lui rappelaient autre chose. J'ai rendez-vous avec quelqu'un ce matin même, et voilà que je décide d'aller à Sherton Abbas au-devant de la petite !

– Je me refuse à vanter la sagesse du docteur avant d'avoir entendu quelle sorte de marché il a conclu, ajouta le scieur de long.

– Tout ça, c'est des contes de bonne femme, dit Cawtree. Mais il paraît qu'il avait besoin de quelques livres de magie noire et, histoire que personne n'en ait vent dans le pays, il

les a commandés directement à un libraire de Londres au lieu de s'adresser à la boutique de Sherton. Voilà pas que le colis a été distribué par erreur chez le pasteur ! Sa femme l'a ouvert en son absence et elle a eu une crise de nerfs en les lisant, car elle s'est figuré que son mari était devenu païen et que cela ferait du tort à ses enfants. Mais à son retour le pasteur n'en savait pas plus long que sa femme sur ces livres, et ils ont fini par découvrir qu'ils appartenaient à ce Mr Fitzpiers. Alors, il a marqué dessus « Prenez garde ! » et il les lui a fait porter par le fossoyeur.

– Ce doit être un homme bizarre, songea le tourneur.

– Pour ça oui, dit Timothy Tangs.

– Quelle sottise ! dit Mr Melbury sévèrement. C'est tout simplement un homme qui aime l'étude, la philosophie, la poésie, et tout ce qui touche à la science ; et comme il est seul ici, il en a fait un passe-temps.

– Possible ! dit le vieux Timothy, mais m'enlèverez pas de l'idée que c'est une drôle d'engance, ces médecins : plus ils sont mauvais, plus ils sont bons. J' veux dire que, si on raconte sur eux des histoires du même genre, j' vous fiche mon billet qu'ils vous guérissent mieux qu'un autre.

– Ça c'est vrai ! insista Cawtree. Moi, je m'en vais retirer ma clientèle au vieux Jones, et j'irai chez celui-là la prochaine fois que j'aurai quelque chose qui ne va pas. Le remède qu'il m'a donné la dernière fois, le vieux Jones, il n'avait pas plus de goût qu'un verre d'eau.

Mr Melbury, en homme intelligent qu'il était, n'écou-  
tait point ces racontars, d'autant plus qu'il était préoccupé  
par ce rendez-vous d'affaires qui lui était revenu à l'esprit.  
Il arpentait la pièce de long en large, les yeux fixés au sol,  
comme c'était son habitude lorsqu'il devait prendre une  
décision. Cette raideur dans le bras, dans la hanche et dans  
le jarret, qui se trahissait dans sa démarche, était le résultat

des divers efforts qu'il avait dû faire en maniant des arbres et de lourdes pièces de bois dans sa jeunesse, car il était un de ces hommes qui sont arrivés à la force du poignet et il avait travaillé dur. Il connaissait bien l'origine de toutes ces misères : cette gêne qu'il avait à l'épaule gauche venait de ce qu'il avait un jour transporté un arbre, sans aucune aide ; cette douleur dans la jambe avait été causée par la chute d'un orme qu'il abattait, et ce point sensible à l'autre jambe lui était resté après avoir soulevé une souche trop lourde. Bien souvent, après s'être couché, épuisé par ces prodigieux efforts musculaires, il s'était levé le lendemain matin, plus frais et plus dispos que jamais et, confiant dans le ressort de sa jeunesse, il avait répété les mêmes efforts. Mais le temps est un traître qui n'en avait dissimulé les conséquences alors qu'on pouvait encore les éviter que pour en doubler l'effet lorsqu'il serait trop tard. Si bien qu'en vieillissant toute cette réserve s'était révélée sous forme de rhumatismes, d'élancements et de spasmes dans lesquels Melbury reconnaissait divers travaux qu'il aurait sagement évité de répéter si ces résultats pénibles s'étaient fait sentir à l'époque où il les accomplissait.

Convoqué au petit déjeuner par la mère Oliver, il se rendit à la cuisine où la famille déjeunait l'hiver pour simplifier le ménage ; il se tint au coin du feu, à regarder longuement les deux ombres mouvantes des chenets sur le mur blanchi à la chaux, la brune qui venait de la fenêtre et la bleue qui venait du feu.

– Je ne sais que faire, dit-il enfin à sa femme. Je viens de me souvenir que j'ai donné rendez-vous à midi à l'intendant de Mrs Charmond, et pourtant je voudrais bien aller au-devant de Grace.

– Pourquoi ne pas envoyer Giles tout seul ? Ils n'en seront que plus tôt réunis.

– Oui, évidemment ! Mais j’y suis allé chaque fois jusqu’ici, et peut-être sera-t-elle déçue si elle ne me voit pas.

– Peut-être que toi, tu seras déçu, mais elle, je ne pense pas, si tu lui envoies Giles, dit Mrs Melbury avec une pointe d’ironie.

– Soit, c’est ce que je vais faire.

Melbury se laissait souvent convaincre par le ton calme de sa femme, tandis qu’une âpre discussion n’aurait eu sur lui aucun effet. La seconde Mrs Melbury était une femme placide, qui avait servi de nourrice à la petite Grace après la mort de sa mère. Grace s’était attachée à sa nourrice de toute son affection d’enfant et, finalement, de peur que la seule femme qui aimait sa fille ne vînt à la quitter, Melbury avait décidé la calme Luce à l’épouser. Il s’était bien trouvé de cet arrangement – ce n’était, au fond, pas autre chose –, la petite avait grandi comme il faut et Melbury n’avait rien regretté.

Il retourna à l’atelier et y trouva Giles, auquel il fit part du changement dans leurs projets.

– Comme elle n’arrivera pas avant cinq heures, tu peux très bien avoir terminé tes affaires à temps pour la recevoir, dit Melbury. Le cabriolet vert fera l’affaire ; vous irez plus vite et vous ne serez plus sur la route quand il fera nuit. J’enverrai un des chariots pour les bagages.

Dans son ignorance des projets que faisait le marchand pour le dédommager, Winterborne crut tranquillement à l’effet d’un aimable hasard. Et dans son désir, plus vif encore que celui de Mr Melbury, d’expédier rapidement son affaire de pommiers à cidre avant l’arrivée de Grace, il se prépara à partir immédiatement.

Melbury tenait à ce que l’équipage fit bonne figure. Les roues du cabriolet n’étaient pas toujours lavées avant une course, la boue des routes rendant l’hiver ce travail bien inutile, mais pour l’occasion on les lava à grande eau ; les

harnais furent cirés et, une fois le cheval gris attelé, Winterborne, déjà sur le siège, prêt à partir, vit surgir Mr Melbury, muni d'une brosse à cirage et qui, de ses mains, frotta les sabots clairs de la bête.

– Vois-tu, Giles, lui dit-il tout en brossant, elle revient d'une école chic de la ville, et la simplicité de chez nous pourrait la choquer. Et ce sont des petites choses comme celles-là qui tirent l'œil à une femme distinguée ; à force de vivre ici tout seuls, nous ne remarquons pas toute cette boue qui nous couvre peu à peu ; mais elle, venant tout droit de la ville, elle remarquera tout.

– Sûr que oui ! renchérit Giles.

– Et elle nous méprisera, si on n'y fait pas attention.

– Pour ça, non !

– Non, non ! C'est vrai, je dis cela, je n'en pense pas un mot. Elle est bien trop bonne fille pour ça. Mais quand on pense à tout ce qu'elle sait et à tout ce qu'elle a vu depuis qu'elle nous a quittés, il vaut mieux aller au-devant de ses idées. Oui, il y a un an qu'elle a quitté notre vieille maison, puisqu'elle est partie en été, et, bien sûr, tout va lui paraître mesquin à première vue, je dis à première vue !

Le ton de Mr Melbury trahissait une certaine satisfaction à sentir cette infériorité qu'il prétendait déplorer, car, enfin, cet être raffiné et moderne, c'était sa fille après tout. Il n'en allait pas de même de Giles ; celui-ci considérait ses vêtements avec inquiétude, mais il ne dit mot.

Il avait l'habitude, en cette saison, d'emporter avec lui au marché un spécimen de pommier, échantillon des arbres qu'il vendait. Après avoir fixé l'arbre à la voiture, il monta à l'avant et partit, les branches se balançant à chaque pas du cheval. Avant qu'il se fût éloigné, Mr Melbury réapparut en criant :

– Hé, Giles ! lança-t-il en accourant à bout de souffle avec des couvertures. Il peut faire très frais ce soir et elle aura

peut-être besoin de quelque chose pour se couvrir. À propos, Giles, ajouta-t-il quand le jeune homme eut remis le cheval en route, dis-lui bien que je serais venu moi-même sans ce rendez-vous avec l'homme de Mrs Charmond. N'oublie pas !

Il suivit Winterborne jusqu'à ce que celui-ci eût disparu sous les branches où, dans l'air maintenant plus transparent, des toiles d'araignée luisaient comme des aiguilles, tantôt longues et tantôt courtes ; il vit les ramiers s'envoler à mesure que Giles passait au milieu d'eux, et il se dit, avec ce mouvement brusque qu'il avait dans ses moments d'émotion :

– Allons, j'espère qu'ils vont s'entendre tous les deux et qu'on n'en parlera plus ! Mais c'est tout de même dommage de voir une fille comme elle échoir à ce garçon, grand dommage !... C'est pourtant mon devoir, en souvenir de son père.

Winterborne allait bon train sur la route de Sherton Abbas, sans rien perdre de son calme ni de son sang-froid. S'il avait scruté les mouvements de son âme comme nos amoureux d'aujourd'hui le font de plus en plus, il aurait pu être fier de découvrir en lui cette faculté, si rare, de suspendre, dans les cas difficiles, aussi bien son émotion que son jugement. Mais il ne s'en apercevait point.

Arrivé à l'orée d'un long chemin plat qui avait découragé plus d'un piéton au temps où, pour la plupart des gens, voyager voulait dire aller à pied, il aperçut devant lui la silhouette bien nette d'une jeune femme en galoches, qui avançait de ce pas résolu indiquant que si l'on est en route, c'est pour un but précis et non pour son plaisir. Il fut bientôt assez près d'elle pour reconnaître Marty South. Clap, clap, clap, claquaient les galoches, et elle ne se retournait point.

Pourtant, elle l'avait vu, et aurait bien voulu ne pas être rattrapée ; mais, comme c'était inévitable, elle se raidit pour soutenir son regard, serra les lèvres pour que sa bouche ne trahît aucune émotion, et marcha d'un pas plus ferme encore.

– Pourquoi portez-vous des galoches, Marty ? La route est bien propre, si les chemins sont boueux.

– Ça économise mes souliers.

– Oui, mais faire douze milles en galoches! Cela va vous démolir les pieds. Allons, montez à côté de moi!

Elle hésita, retira ses galoches, les secoua contre la roue pour en faire tomber les cailloux, et s'installa devant l'arbre échantillon. Elle avait arrangé son bonnet en laissant un large bord et l'avait noué de telle façon que ses cheveux coupés étaient loin de l'enlaidir. Giles l'avait remarqué, naturellement, et il aurait pu deviner pour quelle raison elle en avait fait le sacrifice, car de telles ventes, quoique rares, n'étaient pas nouvelles dans le pays.

La parure que lui avait donnée la nature n'était pas bien loin; elle était là, à une coudée de Giles. Dans le panier de Marty se trouvait un paquet brun, et dans ce paquet les cheveux châains qu'elle n'avait pas osé confier à d'autres mains, à cause de sa promesse au barbier.

Avec quelque hésitation, Giles lui demanda comment allait son père. Il allait mieux, il pourrait reprendre le travail dans un ou deux jours. Il irait même tout à fait bien sans cette idée fixe de l'arbre qui devait tomber sur lui.

– Je suppose que vous savez pourquoi je ne vous demande pas plus souvent de ses nouvelles, n'est-ce pas? dit Winterborne.

– Je crois que oui.

– À cause des maisons?

Elle fit signe que oui.

– Oui, dit-il, vous croyez peut-être, hélas, que je m'inquiète moins de sa santé que de la perte des maisons, puisque c'est là la moitié de mon revenu, mais je m'intéresse aussi beaucoup à lui. On en viendrait presque à regretter qu'il y ait des baux à vie, puisque ça mène à des sentiments si mêlés.

– Après la mort de mon père, elles appartiendront à Mrs Charmond?

– Exactement.

«Elles iront tenir compagnie à mes cheveux», songea-t-elle.

Tout en causant, ils arrivèrent à Sherton Abbas. À aucun prix elle n'accepta de remonter la grand-rue en voiture.

– Non, non ! c'est une autre qui y a droit, dit-elle malicieusement en remettant ses galoches. À quoi pensez-vous, voyons ! Merci pour le bout de chemin dans votre belle voiture. Adieu !

Il rougit un peu, la regarda en secouant la tête et s'engagea dans la ville. Les églises, l'abbaye et les autres monuments médiévaux avaient, par ce clair matin, la netteté de lignes d'un dessin d'architecte, comme si le rêve et la vision du maître maçon qui les avait conçus étaient soudain projetés à travers les siècles devant les yeux d'une génération incapable de les apprécier. Giles vit bien l'aspect tout spécial qu'ils avaient en ce jour transparent, mais sans pouvoir l'expliquer. Il tourna dans la cour de l'auberge.

En suivant la même route, Marty se dirigeait rapidement vers la maison du barbier. Percomb était le principal représentant de son art à Sherton Abbas. Il avait la clientèle de quelques rejetons de grandes familles qui avaient dû chercher refuge dans de petites maisons de cette vieille ville, celle du clergé local, d'autres encore. Pour certains, il avait confectionné des perruques ; d'autres qui l'avaient négligé de leur vivant lui donnaient en compensation leur clientèle après leur mort : c'est à leur cadavre qu'il faisait la barbe. Et c'est ainsi qu'il en était venu à ouvrir un magasin et à s'intituler «Perruquier de l'Aristocratie».

Mais ce genre de travail ne suffisait pas pour toutes les bouches qu'il avait à nourrir, et qui réclamaient d'être nourries. Aussi y avait-il derrière la maison une petite cour à laquelle on arrivait par un couloir donnant sur la rue de derrière, et dans cette cour était une tente, et sous cette tente une installation bien différente de celle qui ornait la façade

de la grand-rue. C'était là que, le samedi soir, de sept à dix heures, il touchait une quantité presque innombrable de pièces de deux pence des fermiers qui s'y succédaient, venus en foule des villages voisins. Et c'était ce qui le faisait vivre.

Marty, naturellement, entra dans le magasin de la façade et lui tendit son paquet en silence.

– Merci, dit le barbier tout joyeux. Je ne vous attendais guère, après ce que vous m'aviez dit hier soir.

Elle se détourna, car deux larmes étaient prêtes à jaillir à ce souvenir.

– Pas un mot de ce que je vous ai raconté, murmura-t-il, mais je vois que l'on peut avoir confiance en vous.

Ayant accompli ce douloureux premier pas, elle s'en alla, indifférente, par les rues, faire d'autres courses. Cela la mena jusqu'à quatre heures, puis elle retraversa la place du marché. Comment éviter d'apercevoir Giles en passant et repassant par là? Comme tous les ans à cette époque, il était en plein milieu de la place, avec son pommier, dont les branches s'élevaient par-dessus la tête des fermiers et suggéraient agréablement l'idée d'un verger en plein cœur de la ville.

Lorsque ses regards tombèrent sur lui une dernière fois, il était un peu à l'écart, brandissant son arbre comme un drapeau, les yeux baissés vers le sol au lieu de faire l'article pour vanter sa marchandise comme il l'aurait dû. À vrai dire, il n'était pas très habile à vendre ses arbres ou son cidre : son habitude de dire tout ce qu'il pensait lorsque, par hasard, il parlait ne laissait pas de lui faire du tort pour ses affaires.

Tandis qu'elle l'examinait, il leva les yeux dans une autre direction, et son visage s'éclaira de plaisir et de surprise. Elle suivit son regard et vit s'avancer vers lui une souple jeune fille en qui elle reconnut Miss Grace Melbury, mais avec une autre allure et une autre distinction que celles qu'elle lui avait connues autrefois. Winterborne, retenu par son pommier,

ne pouvait aller au-devant d'elle ; il tendit sa main libre en tenant son chapeau, et non sans embarras il la vit traverser la boue sur la pointe des pieds pour gagner le milieu de la place où il se trouvait.

Manifestement, pour Marty, Giles ne s'attendait pas à voir arriver Miss Melbury aussi tôt. En fait, son père avait parlé de cinq heures comme heure probable de son arrivée, et pour Giles ces « cinq heures » avaient dominé toute sa journée, comme un édifice élevé domine une plaine monotone. La voilà qui arrivait, il ignorait par quel moyen, et les paroles de bienvenue qu'il avait préparées lui manquèrent soudain.

Son visage s'assombrit quand il vit qu'elle était obligée de traverser la route et plus encore quand il remarqua l'embarras qu'elle trahissait devant la perspective de cette rencontre en plein marché, sous un pommier de dix pieds de haut. Ayant retiré les gants neufs qu'elle s'était achetés pour retourner chez elle, elle lui tendit la main, vrai camaïeu où se lisaient toutes les nuances du rose, de la pulpe des doigts à la paume presque blanche ; et cette réception sous un pommier donnait lieu à une scène plutôt inattendue dans les rues d'une ville.

Comme elle lui souhaitait le bonjour, Grace eut des paroles et des regards un peu contraints, et cela s'expliquait sans doute. Car Giles Winterborne, tout soigné et distingué qu'il était pour un villageois, ne laissait pas paraître un peu paysan à côté d'elle. Il n'avait pas manqué pourtant, lors de ses méditations silencieuses à Little Hinctock, de se faire vaguement la réflexion qu'à la faveur de l'apparence – hauteur ou couleur d'un chapeau, pli d'un veston, forme d'une chaussure ou attitude passagère – une femme infléchit son jugement sur la valeur d'un homme, et Dieu sait si cette opinion repose souvent sur des détails ;

mais par une ironie qu'il portait en lui et qu'il exerçait tant envers lui-même qu'envers le monde entier, cette intuition ne lui avait servi de rien jusqu'alors, et il avait refusé de changer d'un iota son comportement ; aussi la réserve momentanée que Grace avait manifestée tout d'abord à sa vue lui infligeait-elle en retour le juste châtement de son inertie.

Dès qu'il eut trouvé quelqu'un qui voulût bien accepter ce cadeau encombrant, il lui confia son arbre et accompagna Grace à l'auberge où il était descendu. Marty fit un mouvement en avant pour se faire connaître de Miss Melbury, mais elle le réprima aussitôt ; elle se glissa derrière une voiture, se disant amèrement : « Non, ils n'ont pas besoin de moi », et se mit à considérer d'un œil critique la compagne de Winterborne.

Il eût été malaisé de décrire Grace Melbury avec précision, à quelque moment que ce fût. D'ailleurs, décrire un être humain où se réfracte l'univers entier, quelle gageure ! Mais, cette métaphysique mise à part, il existe sans doute peu de femmes aussi capables que l'était Grace de réduire à l'absurde toute tentative de louer leur beauté à l'aide de détails extérieurs précis.

On peut dire, en somme, que parfois elle était jolie, et parfois guère, selon son état de santé ou son humeur du moment.

Physiquement, elle avait le teint clair d'une blonde, pâle plutôt que rose, elle était mince et souple d'allure ; l'expression de son visage révélait une tendance à laisser les autres dire leur pensée avant d'exprimer la sienne, et peut-être même à les laisser agir avant d'agir elle-même. Sa bouche petite et fine, qui venait à peine d'adopter sa courbe définitive, dénotait une douceur qui, plus tard, l'empêcherait peut-être de s'affirmer comme il l'aurait fallu pour son bonheur. Elle avait des sourcils bruns au contour marqué qu'un peintre

eût probablement tracés en empruntant à la palette d'un Samuel Prout<sup>1</sup> ou d'un Van Dyck.

Pour l'heure, il n'y avait rien de bien remarquable dans son costume, sinon qu'il lui allait fort bien et que la mode en était nouvelle pour les rues de Sherton ; mais ce costume eût-il été plus caractéristique qu'il ne nous aurait rien révélé de plus. Car rien n'a moins de rapport avec la personnalité d'une femme que ces vêtements qu'elle n'a ni dessinés, confectionnés, taillés ou cousus, ni même vus, si l'on excepte ce vague regard d'approbation qu'elle leur accorde lorsqu'on lui dit que c'est telle forme et telle couleur qui s'imposent, parce qu'il en a été ainsi décidé par la mode du moment.

Ce que l'on voyait d'elle à première vue était donc bien peu de chose, et, au fond, ce peu de chose n'était pas elle. Sa véritable personnalité avait, semble-t-il, bien peu de rapport avec ce que percevaient d'elle les yeux de Sherton. Elle restait dans l'ombre et l'on ne pouvait espérer l'apprécier qu'en rapprochant tel geste de tel regard, avec cette patience attentive que seule peut donner une tendre affection.

Ils s'attardèrent un peu avant de quitter la ville, et Marty en profita pour prendre de l'avance, afin de les éviter sur la route et pour qu'ils ne se croient pas obligés d'interrompre leur *tête-à-tête*<sup>2</sup> en lui demandant de monter avec eux. Elle partit d'un bon pas et, à la nuit tombante, elle avait déjà parcouru un tiers du chemin, sans que rien les eût signalés derrière elle. En parvenant en haut d'une côte, elle aperçut vaguement, tout en bas, la voiture qui approchait et deux têtes inclinées l'une vers l'autre suivant l'impulsion de leur

1. Samuel Prout (1783-1852), aquarelliste anglais.

2. En français dans le texte.